



**Johannes Vermeer**

*Femme en bleu lisant une lettre*, huile sur toile,  
46,6 x 39,1, vers 1663-1664, collection «Rijksmuseum», Amsterdam.

# Communion d'idées

---

REGARDS FRANCOPHONES SUR LES PLATS PAYS

43

Je ne suis absolument pas mathématicien, aussi ai-je dû constater que les opérations que je me proposais de faire étaient totalement inadéquates. J'avais imaginé, pour la simplicité peut-être, par paresse sans doute, qu'il serait des plus commode de répondre à l'invitation de la revue *Septentrion* en prenant, d'une part, le texte de Jean-Marie Klinkenberg *Un pays né d'une côte*<sup>1</sup> qui avec humour et tendresse traite de la Belgique: «La culture belge existe. Des milliers de Belges l'ont rencontrée. La culture belge existe, oui. Deux à trois mois par an, sur une bande de sol friable, large de quelques centaines de mètres, longue de quelques lieues. Ce terreau où fleurit la culture belge, c'est la Côte. *De Kust*». J'avais en tête, d'autre part, de ressortir de mes cartons un texte que j'ai rédigé naguère pour le catalogue de l'exposition *La Wallonie, ce curieux pays curieux*<sup>2</sup>: «Le territoire que nous connaissons sous le vocable de Wallonie n'est ni moins exceptionnel ni plus banal que toute autre région, bien qu'il soit particulièrement curieux du fait de sa situation géographique aux confins de domaines qui ont fréquemment affirmé leur puissance et, régulièrement, roulé des mécaniques; qu'il fût parcouru au cours des siècles par de nombreux voyageurs qui, parfois, y prirent résidence et que nombre de ses enfants s'en soient éloignés pour un temps pour y revenir chargés de trésors d'ailleurs». L'opération une fois terminée, nous aurions, pensais-je, devant les yeux ce qui définit la Flandre et ses habitants puisque: ça moins ça, égale ça. Allons donc! Bien évidemment, cela ne marche pas. L'arithmétique n'est pas de mise quand il est question de détailler - et pas de «définir» - un groupe, c'est-à-dire l'ensemble des personnes qui le forme, et de tenir compte de chaque personne qui le compose.

La chose s'avère donc plus complexe qu'espéré. En fait, il faudrait également poser la question aux personnes que j'ai fréquentées car pour ma part je peux seulement dire pourquoi je les aime, en quoi je les apprécie sans tenter de constater les différences qui m'en séparent et qui proviendraient d'une langue. La langue, comme le tram de la digue, est un véhicule qui transporte bien des éléments divers, culturels, par exemple, mais aussi d'autres, surprenants, étrangers, qui varient suivant les individus et leurs histoires, leur vie en quelque sorte. C'est dire si le terrain de la langue est vaste et combien il est dangereux à bien des égards d'en vouloir faire un lieu clos ou, pire, une chasse gardée. Je ne résiste pas à ce propos à l'envie de citer un extrait d'un livre dont je ne me lasse point (qui peut trouver quelque écho dans des effets migratoires importants comme ceux que nous connaissons actuellement): «Sé koi, le fransé parlé? Si kelkun di

*nous chant, sa, sé pa du fransè parlé mé sil di nou chanton, la, sé du fransè parlé é sil di nou zamèrdon le Fron Nassional, la, sé la mèm chòz, sé la mèm konjuguèzon korèkt du fransè parlé korèkt*»<sup>3</sup>.

Il va de soi que l'on ne peut ériger les différences géographiques ou linguistiques en barrières sous peine de les dévoyer et d'en faire un instrument de diktat. Les découvrir indique bien l'intérêt de ce travail d'écriture qui mêle de vieux souvenirs, d'anciennes chansons et de précieux amis.

### **Commençons par les vieux souvenirs**

J'en demande pardon par avance à ceux que ma franchise pourrait blesser; je vais aller droit au but: je n'aime pas, je n'ai jamais aimé, les peintures de Joachim Bueckelaer (1543 - vers 1574), et pas davantage la plupart de celles de Constant Permeke (1866 - 1952). Sous un semblant de point de vue «teinté de réalisme», ces œuvres rassemblent tout ce qui m'apparaît comme une façon caricaturale et réductrice de décrire et de définir tout à la fois les gens du Nord. Avec, d'une part, les kermesses; la bière; les poissons ruisselants, les quartiers de porc gras; les cuisines fumantes; les servantes, les laitières, les plumeuses de poules, les porteuses de cruche, toutes amples, aux hanches larges, prometteuses d'enfants dodus et roses à souhait, la poitrine abondante, débordant du corsage et, d'autre part, les grosses mains calleuses; les paysans taciturnes, exténués de fatigue, bruns, terreux, âpres, compteurs de sous, madrés, enfermés dans le couple formé avec la femme ou le cheval, carrés; la glaise lourde qui colle aux basques, aux mains, à la chair, à l'âme.





Voilà le mot lâché: «l'âme»; tout serait dans une âme qui formerait une nation et qui serait aussi la dénomination commune, «productrice», innée des humains qui la composent! Les caractéristiques d'un groupe ne se confondent pas avec celles des personnes; les vies une à une accumulées seraient-elles fondatrices de toutes les autres, passées, vivantes ou à venir?

Qu'on me comprenne bien: je ne serai pas stupide au point de nier l'existence d'une histoire, politique et sociale, ou d'un lien familial qui a forgé dans un pays une manière de se référer au passé, mais je ne serai pas non plus aveugle au point de l'instaurer comme une conscience commune; pas davantage pour Joachim Bueckelaer ou Constant Permeke en Flandre que pour Pierre Paulus en Wallonie<sup>4</sup>. Nous le savons - c'est une loi inéluctable - l'âge d'or se situe toujours dans le passé et il est très - trop - simple et rassurant de se retourner pour le regretter en oubliant les contingences qui l'ont vu se construire; c'est à la fois rassurant, car cela permet de ne pas regarder en face les défis actuels autant que les modifications d'une société, et inepte, car cela prétend établir un socle de consensus qui serait (accepté ou pas) celui où tous se sentent rassemblés sous une même bannière: *Le Bon Vieux Temps*! Le *temps* a toujours été meilleur ou pire suivant la classe sociale à laquelle on appartient. Le temps et les temps changent, voilà tout.

C'est principalement contre la caricature grossière que je m'insurge, celle qui brise les intelligences et les esprits critiques, celle qui soumet les existences singulières à une image unique et simpliste, à une dérisoire contrefaçon de la vie individuelle. C'est en cela que je refuse de porter sur mes amis flamands un regard aussi contrefait.



À gauche :

**Jérôme Bosch**

*Saint Jean à Patmos*, huile sur panneau, 63 x 43,3, vers 1504-1505, collection «Staatliche Museen», Berlin.

**Pieter Bruegel l'Ancien**

*La Conversion de saint Paul*, huile sur panneau, 108 x 156, 1567, «Kunsthistorisches Museum», Vienne.

### **Passons maintenant, comme promis, aux vieilles chansons**

Ma grand-mère maternelle, qui est née en 1898 dans la région de Charleroi, avait appris dans sa jeunesse une chanson qu'elle fredonnait assez souvent; j'en ai retenu des bribes à force de l'entendre: *L'Flamin*. Autant le dire, ce n'est ni du Verlaine ni du Mozart! C'est une chanson assez simple, un peu bête qui débute par «les affres de l'homme déraciné»: «Je suis venu de mon village pour travailler dans charbonnage, j'ai pour de bon quitté le Flandre et de wallon kan niet verstaan. Quand dans le fosse l'a discindée, le premier coup l'a s'ti serrée», et qui se termine par «le triomphe de l'homme affranchi»: «maint'nant je descin dans le fosse les mains dans mes posses; je n'ai plus peur de la grisou, je n'ai plus peur du tout»<sup>5</sup>. Décidément, je dois également m'excuser auprès de tous mes compagnons, tous les «Van ...» qui, établis depuis des décennies en Wallonie, vivent et travaillent avec moi dans cette région, que je côtoie et qui me sont chers; franchement ce n'est pas très malin!

### **Alors, qu'en est-il de mes amitiés flamandes ou néerlandaises ?**

Je ne vais pas égrener ici les noms des nombreux amis que j'ai connus au cours de mon existence, et que je connais encore, venant de Flandre ou des Pays-Bas; la liste en serait bien trop longue. Tous savent combien je leur suis redevable et combien je leur sais gré de leur affection.

Je vous l'ai dit, il n'est question que d'individus, que de compagnons de route; je citerai ceux que j'ai revus récemment dans des œuvres ou, plutôt, dans des détails qui me touchent, car je pense que la mémoire s'alimente davantage de détails que de généralités. Ce sont ceux-là qui, au détour d'une pensée ou d'un soupir, entraînent avec eux une



tranche de vie tout entière; ils nourrissent avec subtilité le souvenir en ce qu'ils sont légers ou graves mais s'imposent de toute manière, quoi qu'on veuille en dire: le regard perdu dans l'apparition des jours à venir de *Saint Jean à Patmos* de Jérôme Bosch (vers 1450-1516); *le peuple* qui se disperse dans ses tâches quotidiennes quand passe au centre de la peinture *le Portement de croix* de Pieter Brueghel l'Ancien (entre 1525 et 1530 - 1569), une peinture que j'ai pu approcher de manière exceptionnelle, à Vienne, un jour de printemps grâce à mon ami Manfred Sellink; *les soldats*, en bandes serrées qui gravissent difficilement le flanc d'une montagne escarpée, ignorant la *Conversion de saint Paul* de Pieter Brueghel; les mélancoliques *spectateurs* accoudés devant le panorama de la bataille de Waterloo, de toutes les batailles anciennes, du *Saint Georges* de Luc Tuymans (° 1958); *le bébé* qui porte sur les lèvres une goutte de lait de la *Vierge à l'enfant* de Simon Bening (vers 1483-1561); les *hommes* qui regardent avec désir les seins des *femmes* dans les fêtes foraines de Frans Masereel (1889-1972); *L'Homme à la chaise* assis, plongé dans de lointains souvenirs de Henri De Braekeleer (1840-1888); *Bethsabée* nue et pensive tenant la lettre d'amour de David qui la demande en mariage de Rembrandt (1606-1669); la *Femme en bleu*, devant une fenêtre qui l'éclaire, attentive et émue de Johannes Vermeer (1632-1675); les *adolescents* du passé, groupés autour d'un prêtre, qui viennent vers nous, jusque dans nos yeux, de *Rétrospection* de David Claerbout (° 1969); les coins et les lumières sombres où survit la présence d'un *corps* des photographies de Dirk Braeckman (° 1958), et puis, cette calme, vibrante, précise et humaine *Vue de Delft* de Johannes Vermeer, et tant d'autres œuvres qui m'accompagnent depuis tant d'années. À quoi j'ajouterai *in, fine*, bien que cela puisse paraître curieux étant donné la naissance tournaïsiennne du peintre, mais parce qu'il participe d'une démarche commune aux



A gauche :

**Luc Tuymans**

*Saint Georges*, huile sur toile, 172 x 375, 2015, collection musée des Arts contemporains au Grand-Hornu

© Studio Luc Tuymans - L. Tuymans.



**David Claerbout**

*Rétrospection 2 000*, images fixes extraites de vidéo 16' son n/b, collection musée des Arts contemporains au Grand-Hornu - propriété de la Fédération Wallonie - Bruxelles.

régions de l'époque: les yeux rougis de *saint Jean*, l'évanouissement de *la Vierge*, les larmes de *Marie Madeleine* au moment de *La Descente de croix* de Rogier Van Der Weyden (Roger de la Pasture, vers 1400-1464).

Il en est de même pour les Jan Provoost (de Mons), Joachim Patenier (de Dinant), Jan Gossart (de Maubeuge) ... ceux qui, suivant une vieille chanson de vous connue à présent, «sont venus de leurs villages pour travailler ...». Si on me demandait en quoi ma main droite est différente de la gauche, ce n'est pas en la coupant que je trouverais la réponse.

Car un lecteur, un spectateur, un visiteur est le destinataire de toutes œuvres d'art; c'est en cela qu'il est sot de penser qu'elles ne seraient destinées qu'à ceux qui parlent une seule et même langue.

C'est entendu, c'est affaire d'hommes, les uns aux autres reliés par une affinité élective qui ne s'éteint pas. C'est affaire de partage de connaissances et d'amours, de buts communs dans la vie et de réflexions sur l'au-delà de la mort. L'important est la communion d'idées. Nous l'exprimons en des termes certes différents, en usant de références certes variées, qui proviennent d'une histoire à la fois commune et singulière.

### **Laurent Busine**

*Ancien directeur du musée des Art contemporains au Grand-Hornu.*

*laurent.busine@hotmail.be*

P.S.: Durant bien des années, au cours de ma carrière, je fus appelé le *Jan Hoet wallon* par les journalistes, par le public de Flandre; ce fut toujours pour moi un grand honneur d'être associé de la sorte à mon éminent ami<sup>6</sup>.

### **Notes**

- 1 JEAN-MARIE KLINKENBERG, *Un pays né d'une côte*, extrait de *Petites Mythologies belges*, Les Impressions nouvelles, Bruxelles, 2009; nouvelle édition, 2013.
- 2 LAURENT BUSINE, «J'aime l'étranger qui me visite et l'étranger que je fréquente», in *Trésors anciens et nouveaux de Wallonie. Ce curieux pays curieux*, Palais des Beaux-Arts - Fonds Mercator, Bruxelles, 2008.
- 3 KATALIN MOLNAR, *Konférens pour lé zilétré*, éditions Al Dante, Paris, 1999.
- 4 GUIDO FONTEYN & LAURENT BUSINE «Pierre Paulus toon ik niet» (Je ne montre pas Pierre Paulus), in *Recto - Verso; Tijdschrift voor cultuur en kritiek*, n° 41, juin 2010.
- 5 Le lecteur attentif aura remarqué les «subtiles» manières de rendre quelques spécificités de la langue prononcée par un Flamand: utilisation d'idiomes flamands, confusion des articles masculins et féminins, amalgame du wallon du Pays noir et du français. Il aura aussi noté la richesse de la rime: fosse / posse. Traduction : «J'ai quitté mon village afin de trouver de l'emploi dans les mines de charbon. Une fois pour toutes, j'ai fait mes adieux à ma terre natale, mais je n'entends pas le dialecte local. J'ai tremblé pour ma vie la première fois que je suis descendu dans la fosse. Aujourd'hui, je descends à la mine les mains dans les poches. Je n'ai plus peur du grisou ; je ne crains plus rien».
- 6 Jan Hoet (1936-2014) était le fondateur et premier directeur du *Stedelijk Museum voor Actuele Kunst* (S.M.A.K. - musée communal d'Art contemporain) de Gand. Il a aussi été commissaire de très nombreuses expositions internationales.